

JEANNOT ET COLIN,

OPÉRA-COMIQUE EN 3 ACTES,

PAR M. ETIENNE,

*Représenté pour la première fois, à Paris, sur le
Théâtre de l'Opéra-Comique.*



A BRUXELLES,

CHEZ J.-B. DUPON, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

PRÈS DU POIDS DE LA VILLE,

Et chez les principaux Libraires du Royaume.

PERSONNAGES.

JEANNOT.

THERÈSE, sœur de Jeannot.

COLIN.

COLETTE, sœur de Colin.

LA COMTESSE.

LE CHEVALIER LUCIVAL.

BLAISE, paysan, valet de Colin.

LAROSE, domestique de Jeannot.

JASMIN, LAFLEUR, autres domestiques de Jeannot.

HUISSIERS.

Chœurs et Quadrilles de Bergères, de
Basques et de Troubadours.

ACTEURS.

M. MARTIN.

Mad. DURRY.

M. GAVAUDAN.

Mad. GAVAUDAN.

Mad. BOULANGER.

M. PAUL.

M. LESAGE.

M. ALLER.

La scène se passe à Paris.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente un superbe salon. On voit à droite une table couverte de cahiers de musique, de quelques livres, et d'une écritoire. A gauche, une Psyché.)

SCÈNE PREMIÈRE.

LAROSE, JASMIN, LAFLEUR, rangeant les meubles du salon.

JASMIN.

Monsieur le marquis n'a-t-il pas sonné?

LAROSE.

Sonné! on voit bien que-tu n'es ici que d'hier. Ah! depuis qu'il est grand seigneur, il ne se lève pas si matin.

JASMIN.

Comment, M. le marquis de la Jeannotière?...

LAROSE.

N'a été long-tems que Jeannot. Il est né paysan comme nous, et on ne parle même encore dans la-soire que de ses amours avec une certaine petite Colette ..

JEANNOT, dans la coulisse.

Larose! Jasmin! Lafleur!

LAROSE.

Ah mon Dieu, le voilà; silence : je te conterai ça une autre fois.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, JEANNOT.

LAROSE.

Que veut M. le marquis de la Jeannotière?

JEANNOT.

Je veux... je veux... quelle heure est-il?

LAROSE.

Midi sonné.

JEANNOT.

Diab! je me suis éveillé bien matin aujourd'hui... Larose, a-t-on tout disposé pour le bal de ce soir?

LAROSE.

Oui, monsieur le marquis.

JEANNOT.

Il n'est pas encore jour chez mon oncle, sans doute?

LAROSE.

Comment, monsieur le marquis ne sait pas que monsieur son oncle est parti en poste à deux heures du matin.

JEANNOT.

Mon oncle?

LAROSE.

Oui, monsieur le marquis. En montant en voiture, il a dit que vous fissiez les honneurs du bal comme s'il était présent, et qu'avant vingt-quatre heures vous auriez de ses nouvelles.

JEANNOT, *minaudant devant la Psyché.*

Voilà un voyage bien subit... ah! quelqu'affaire de bourse, quelque spéculation en grand! c'est encore de l'argent qu'il va gagner. Il aurait bien dû m'en laisser un peu... Comment me trouves-tu?

LAROSE.

Monsieur est à merveille !

JEANNOT.

Franchement, je crois que je ne suis pas mal... Larose, cours chez le chevalier, et dis-lui de m'apporter les fonds qu'il a dû toucher hier pour moi. Vous, Lafleur, passez chez le costumier, voyez si les habits du quadrille sont prêts; toi, Jasmin, monte chez la comtesse, et dis-lui... dis-lui que je vais lui écrire. Elle aura mon billet dans la matinée... partez.

SCÈNE III.

JEANNOT, *seul*.

Allons, monsieur de la Jeannotière, voilà l'occasion de vous distinguer. Il faut prouver que vous savez écrire un billet et y mettre tout l'abandon de l'amour et tout le laisser-aller du sentiment. Si je l'écrivais en vers?... je crois que cela vaudrait mieux. Depuis un an que j'ai un maître de poésie, il faut espérer que j'en viendrai à bout. voyons... par où commencerai-je ? On dit que pour avoir une idée, il suffit quelquefois d'une rime..., prenons le dictionnaire, et cherchons ce qui peut aller avec amour. (*Il lit.*) « Détour, retour, cour; séjour, bonjour. »

SCÈNE IV.

JEANNOT, THÉRÈSE.

THÉRÈSE.

Bonjour, mon frère.

JEANNOT.

Ah ! ma sœur, tu viens m'interrompre au moment où j'étais dans le feu de la composition.

THÉRÈSE.

Comment ?

JEANNOT.

Quand tu es entrée, je faisais des vers.

THÉRÈSE.

Des vers !

JEANNOT.

Où, des vers pour la comtesse.

THÉRÈSE.

En ce cas là je me retire.

JEANNOT.

Non, reste ; réflexion faite, tu pourras m'aider.

THÉRÈSE.

Oh ! moi, je n'y entends rien.

JEANNOT.

C'est égal, prends ce livre, et quand j'aurai une pensée, tu me diras une rime. Alors le vers sera tout fait.

THÉRÈSE.

Oh ! mon Dieu, quelle folie.

JEANNOT.

Tiens, essayons. (*Ils se mettent à une table à droite du théâtre.*)

(*Il s'assied, il rêve, et il se met à écrire.*)

DUO.

JEANNOT.

Je meurs d'amour, belle comtesse,
(*A Thérèse.*)

Cherche en esse.

Prenez pitié d'un amant qui gémit,
Mon cœur se livre...

THÉRÈSE, lisant dans le dictionnaire.
A l'allégresse.

JEANNOT, avec impatience.

L'allégresse ! quand je gémis.

THÉRÈSE.

C'est bon, j'y suis.

JEANNOT, *cherchant.*

Mon cœur se livre...

THÉRÈSE.

A la tristesse.

JEANNOT.

A merveille! tristesse,

Comtesse!

Mon cœur se livre à la tristesse,

Chaque jour je perds...

THÉRÈSE.

L'esprit.

JEANNOT.

C'est trop court, je perds...

THÉRÈSE.

L'appétit.

JEANNOT, *écrivant.*

Mon cœur se livre à la tristesse,

Chaque jour je perds l'appétit.

Esprit, appétit, tristesse, comtesse.

ENSEMBLE.

Ce premier quatrain est charmant,

Il doit lui plaire assurément.

JEANNOT, *réviant de nouveau, et écrivant.*

Ah! votre mine est si jolie!

De mille dards, oui, mon cœur est atteint,

Et les roses de votre...

THÉRÈSE.

Teint.

JEANNOT.

Font croître les soucis de la...

THÉRÈSE.

Folie.

JEANNOT.

Font croître les soucis de la...

THÉRÈSE.

Mélancolie.

Digitized by Google JEANNOT.

Et les roses de votre teint.

Font croître les soucis de la mélancolie.

Ce second quatrain est charmant !

THÉRÈSE.

Il vaut bien l'autre assurément.

JEANNOT.

THÉRÈSE.

Relisons mon compliment. | Relis-moi ton compliment.

JEANNOT, *avec emphase.*

Je meurs d'amour, belle comtesse ;

Prenez pitié d'un amant qui gémit,

Mon cœur se livre à la tristesse,

Chaque jour je perds l'appétit,

Ah ! votre mine est si jolie !

De mille dards, oui, mon cœur est atteint,

'Et les roses de votre teint

Font croître les soucis de la mélancolie.

Ah ! c'est superbe ! c'est charmant !

Harmonie ! esprit ! sentiment !

Je suis poète assurément.

JEANNOT.

La comtesse va être enchantée, ravie ! Je ne me serais jamais cru capable de faire de si belles choses. On dit que l'amour fait perdre l'esprit, moi, je trouve qu'il en donne.

THÉRÈSE.

Mon frère, laissons-là les vers, et parlons sérieusement. Sais-tu que mon oncle est parti ce matin ?

JEANNOT.

Ah ! Dieu ! que la prose me paraît commune ! Eh bien ! s'il est parti, il reviendra.

THÉRÈSE.

Je t'avoue que cela m'inquiète un peu. Depuis quelques jours je lui ai trouvé un air...

JEANNOT.

Tu ne t'y connais pas. Au contraire, avant de partir, il m'a fait dire de bien m'amuser. En son absence, je suis chargé de présider à la fête ; tu verras

comme j'en ferai les honneurs. Ah ! l'on en parlera, je m'en vante.

LE CHEVALIER, *dans la coulisse.*

Eh bien, fait-il jour chez le marquis ?

THÉRÈSE.

Ah ! mon Dieu, voilà ce fat de chevalier.

JEANNOT.

Fat ! fat ! c'est bientôt dit ; parce que c'est un homme charmant... Je suis donc un fat aussi, moi ?..
Eh bien, tu t'en vas,

THÉRÈSE.

Oui, mon frère, je n'aime pas les hommes charmans.

SCÈNE V.

LE CHEVALIER, JEANNOT.

LE CHEVALIER.

Bonjour, mon cher marquis ; vous me demandez et j'accours. J'ai vu votre débiteur.

JEANNOT.

Eh bien, a-t-il payé ?

LE CHEVALIER.

Parbleu ! je vous en réponds.

JEANNOT.

Il vous a compté les deux cents louis qu'il me devait ?

LE CHEVALIER.

Sans doute.

JEANNOT.

Et vous me les apportez.

LE CHEVALIER.

Non, je ne vous les apporte pas. C'est moi, maintenant qui vous les dois.

JEANNOT.

Diab! c'est que j'en aurais eu besoin.

LE CHEVALIER.

J'espère que vous êtes tranquille. Je vous avais bien dit que vous seriez payé. Ah! quand je me charge d'une chose, elle est en bonnes mains.

JEANNOT, *à part.*

Oui, elle y est si bien, quelle y reste.

LE CHEVALIER.

Vous avez-là un habit qui vous sied à ravir, ma parole d'honneur. J'en ai un qui est absolument pareil.

JEANNOT.

Vraiment? et moi j'en ai un pareil au vôtre.

LE CHEVALIER.

Ce n'est pas étonnant, nous avons le même tailleur. Savez-vous que depuis que je vous l'ai donné, vous êtes un tout autre homme?

JEANNOT.

Il est un peu cher, pourtant, votre tailleur. Il me semble qu'il me fait tout payer double.

LE CHEVALIER.

J'ai pour vous une amitié!.. A mesure que vous vous faites faire une chose, j'en commande une pareille... Parlons de la comtesse.

JEANNOT.

Mon ami, je l'adore. Ah! Dieu! quelle belle femme! quelle ingénuité singulière! Si je ne l'épouse pas dans les vingt-quatre heures, je suis un homme mort. Au reste, je viens de lui écrire un petit billet qui doit faire de grands ravages. Tenez, ditez-moi ce que vous en pensez franchement.

(*Il lui présente ses vers.*)

LE CHEVALIER.

Ah! franchement, vous le savez : charmant! admirable! parfait!

JEANNOT.

Est-ce bien?

LE CHEVALIER.

Fort bien! trop bien!.. « Et les roses de votre teint font croître les soucis de la mélancolie... » divin, divin! « Les roses, les soucis... » C'est de l'opéra-comique tout pur.

JEANNOT.

Eh bien, je ne l'ai pas cherché. Ça m'est venu comme bonjour.

LE CHEVALIER.

C'est que vous avez beaucoup d'esprit.

JEANNOT.

Ah! il est vrai que je n'en manque pas, et si j'avais fait des études...

LE CHEVALIER.

Des études! à quoi bon.

DUO.

LE CHEVALIER.

L'étude est inutile,
Rien n'est moins important.
L'homme le plus habile
N'est pas le plus savant.
Faut-il que je le dise,
L'homme riche est tout;
Il n'est point d'entreprise
Dont il ne vienne à bout :
L'argent nous apprend tout.

JEANNOT.

Mais la géographie?

LE CHEVALIER.

Elle n'est bonne à rien,
Je vous le certifie,

On s'en passe fort bien.
Quel désir est le vôtre!
Voulez-vous voyager? votre argent vous suffit;
D'un bout du monde à l'autre!
La poste vous conduit.
L'étude est inutile, etc.

JEANNOT.

On m'avait dit d'apprendre
Tant soit peu le latin.

LE CHEVALIER.

Eh! gardez-vous de prendre
Tous ces soins superflus.
Mon Dieu, que vous importe?
C'est une langue morte
Que l'on ne parle plus.
Mon ami, je vous le répète,
Esprit, grâces, talent,
Ici bas tout s'achète;

Le meilleur précepteur, mon ami, c'est l'argent,
C'est là le meilleur maître.

Avant de vous connaître
Je n'ai jamais rien su;

Mais j'ai beaucoup gagné, quand je vous ai connu.

ENSEMBLE.

Allons, point d'étude importune,
Laissons d'inutiles travaux,
Et goûtons, au sein du repos,
Les douceurs qu'offre la fortune.
Soyons tous les deux de moitié
Dans le plaisir qui nous rassemble,
Et répétons toujours ensemble :
Vive l'argent et l'amitié.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, *accourant.*

Mon frère, mon frère, voici une lettre à ton
adresse. Elle vient de l'Auvergne, j'ai reconnu l'é-
criture.. C'est celle de Colin, notre ancien ami.

JEANNOT.

C'est bon, c'est bon, je la lirai.

THÉRÈSE.

Pourquoi différer? il me tarde de savoir de ses nouvelles.

JEANNOT.

Il se porte bien, puisqu'il écrit.

LE CHEVALIER.

Mademoiselle, je vous présente mes hommages très-humbles.

THÉRÈSE, *après l'avoir salué profondément.*

Mon frère je t'en prie, lis donc cette lettre.

LE CHEVALIER.

Ah! je me joins à mademoiselle.

JEANNOT, *lisant.*

« Mon cher Jeannot, » Dieu! qu'il écrit mal...
« voici la quatrième lettre que je t'adresse, sans que
» tu m'aies fait réponse. M'aurais-tu donc oublié?
» Quant à moi, je pense toujours à mon ami d'en-
» fance, et je ne puis te croire assez ingrat... » Pas
un mot d'ortographe. Ça n'est pas lisible Je n'ai pas
le courage d'aller plus loin. (*Il chiffonne la lettre et
la met dans sa poche.*)

LE CHEVALIER.

En effet le style de l'Auvergne ne me paraît pas très-académique.

THÉRÈSE.

C'est possible, il a peu d'ornement, mais il a de la franchise et cela vaut bien autant, je crois.

LE CHEVALIER.

Ah! c'est répondre à merveille! vous êtes charmante!.. mais vous voilà dans des affaires de famille, et je crains d'être importun. Je monte chez la comtesse, de-là j'irai voir si nos costumes de ce soir sont

conformés aux principes, et ensuite je suis tout à vous.

JEANNOT.

Je vous reverrai, n'est-ce pas ?

LE CHEVALIER.

Oui, je reviendrai dîner.

JEANNOT.

Mon ami, puisque vous montez chez la comtesse, vous devriez lui glisser mon madrigal.

LE CHEVALIER.

Très-volontiers, mon cher. Eh bien, c'est à merveille, me voilà, tout-à-la-fois, envoyé de l'Amour et messager d'Apollon... Adieu, mademoiselle.

SCÈNE VII.

JEANNOT, THÉRÈSE.

JEANNOT.

Tu as entendu : Apollon !

THÉRÈSE.

Allons, mon frère.

JEANNOT.

Sais-tu que tu es bien ridicule de me forcer à lire ! cette lettre devant du monde.

THÉRÈSE.

Comment ! est-ce que tu rougirais.. Pauvre Colin il t'a écrit trois fois, et tu ne lui as pas répondu.

JEANNOT.

Que veux-tu ? je suis si occupé.

THÉRÈSE.

Et sa petite sœur Colette que tu aimais tant jadis.

JEANNOT.

Ah ! ne me parle plus des jeux de mon enfance.

THÉRÈSE.

Tu lui avais juré un amour éternel.

JEANNOT.

Oui; mais il s'est passé bien des choses depuis ce temps-là... Nous étions égaux alors. Nous avons une fortune brillante...

THÉRÈSE.

Eh! n'en tirons pas tant de vanité. Comment nous est-elle venu? d'un oncle dont nous ne soupçonnions pas même l'existence, et qui, n'ayant pas d'héritiers, nous a appelés un beau jour auprès de lui, pour nous faire jouir des richesses qu'il avait amassées. Nous sommes arrivés ici dans un bien modeste équipage: l'aurais-tu déjà oublié, mon frère.

JEANNOT.

Je ne me souviens guère de cela; tout ce que je sais, c'est que nous sommes riches. Chacun doit tenir son rang; il faut être philosophe, ma sœur. D'ailleurs, tu le sais, j'adore la comtesse.

THÉRÈSE.

Voilà une flamme bien subite, il faut en convenir. Quelle est-elle, cette comtesse qui est venue loger ici? nous le savons à peine. Elle est veuve de je ne sais qui, et vient de je ne sais où. Elle a parcouru l'Allemagne, l'Italie: croyez-vous qu'elle se tienne en France? Tenez, mon frère, je me défie de ces femmes qui voyagent toujours.

JEANNOT.

Je la fixerai, ma sœur.

THÉRÈSE.

Tu me promets de répondre à Colin.

JEANNOT.

Oui, demain, nous verrons cela.

THÉRÈSE.

Demain! pourquoi pas aujourd'hui? Ah! que mon cœur est différent du tien.

JEANNOT.

C'est que tu es romanesque aussi. Je gage que tu aimes encore ce Colin.

THÉRÈSE.

Si je l'aime! ah! mon frère! pouvez-vous le demander?

ROMANCE.

Malgré l'éclat et l'opulence
Et malgré ces brillans atours,
Mon cœur regrettera toujours
Les lieux témoins de mon enfance.
Ah! je veux m'en défendre en vain,
Jour et nuit je pense à Colin.

Au bal s'il faut que je paraisse,
J'y porte un air triste et rêveur,
Et je sens, au fond de mon cœur,
Un ennui mêlé de tristesse :
Parmi ceux qui m'offrent la main,
Ah! je n'aperçois pas Colin.

L'autre jour un sommeil paisible
Avait appesanti mes yeux ;
Par un songe délicieux
Il charmait mon ame sensible.
Hélas! je m'éveillai soudain,
Je rêvais encore à Colin.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LA COMTESSE.

JEANNOT.

Ah! madame la comtesse!

LA COMTESSE.

Bonjour, monsieur de la Jeannotière; bonjour, bonne Thérèse, comme elle est jolie ce matin.

JEANNOT.

Madame, elle est aujourd'hui comme vous êtes toujours.

LA COMTESSE.

Ah! marquis, vous êtes d'une galanterie... à propos, j'ai reçu vos vers... ils sont délicieux!

JEANNOT.

Ils doivent l'être.

LA COMTESSE.

Ah!

JEANNOT.

Vous les avez inspirés.

LA COMTESSE.

Encore! en vérité, vous devenez trop aimable. Taisez-vous, je vous défends d'avoir tant d'esprit.

JEANNOT.

Madame!

LA COMTESSE.

Parlons de notre fête de ce soir. Nous sommes du même quadrille, je crois.

JEANNOT.

Oui, madame, du quadrille basque.

LA COMTESSE.

Basque! Vous serez charmant! Et notre trio, l'avez-vous appris?

JEANNOT.

Ah? je vous en réponds, je le chanterai de manière qu'on ne le reconnaîtra pas.

LA COMTESSE.

Nous voilà tous trois, nous devrions le répéter.

JEANNOT.

Oui je crois que cela ne serait pas mal.

LA COMTESSE.

Ce n'est pas pour moi; mais votre sœur a si peu d'assurance.

THÉRÈSE.

Madame, dispensez-moi...

JEANNOT.

Allons , veux-tu bien chanter. Attention, c'est toi qui commence.

TRIO.

THÉRÈSE.

Les rossignols , dès que le jour commence ,
Chantent l'amour qui les réveille tous :
Ainsi l'amant soupire une romance
Et charme les échos par les sons les plus doux.

LA COMTESSE et JEANNOT.

Fort bien, c'est à merveille.

LA COMTESSE.

Ma chère enfant, je vous conseille
Un peu moins de simplicité :
Voici comment l'air doit être chanté,
Les rossignols , etc.

THÉRÈSE et JEANNOT.

Bravo! c'est à merveille.

THÉRÈSE.

Mais cependant je vous conseille
Un peu plus de simplicité.
Je puis vous imiter sans être fort habile.
En fait de chant rien n'est facile
Comme la difficulté.

Les rossignols , etc.

LA COMTESSE et JEANNOT.

Bravo! voilà la musique à la mode!

Voilà la meilleure méthode!

Fort bien, fort bien , c'est charmant :

Reprenons tous trois maintenant.

(Ils reprennent en trio.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, BLAISE, *entrant malgré plusieurs valets qui s'opposent à son passage.*

BLAISE.

Je vous dis que j'entrerai malgré vous, et qu'il faut que je lui parlions.

UN VALET.

Ineolent !

BLAISE.

N'approchez pas, j'allongeons un coup de poing au premier qui s'avance.

JEANNOT.

Que signifie ce bruit ?

THÉRÈSE.

Ah ! je crois que c'est ce pauvre Blaise.

BLAISE.

Surement que c'est moi, mademoiselle Thérèse. Ah ! mon Dieu, que vous v'la belle ! je n'vous ons r'connue qu'à vot' voix qu'est toujours ben douce.

JEANNOT.

Que vient faire ici ce garçon ?

THÉRÈSE.

Et par quel hasard te trouves-tu à Paris, Blaise ?

BLAISE.

Tiens, par quel hasard ? Par l'hasard qu'un domestique doit suivre son maître donc.

THÉRÈSE.

Comment ton maître.

JEANNOT.

Colin serait ici ?

BLAISE.

Pardine surement qu'il y est en propre personne, avec mademoiselle Colette sa sœur.

JEANNOT.

Colette !

LA COMTESSE, *riant*.

Colette !

BLAISE.

J'sommes arrivés hier dans not' belle cariote bleue, et j'venons d'la part de monsieu' et de mamselle pour

vous bailler le bonjour, et vous annoncer qu' dans un petit moment vous aurez l'honneur de les voir.

THÉRÈSE.

Ah! que je suis contente!

LA COMTESSE.

Quel est ce Colin? Un de vos fermiers sans doute.

JEANNOT.

Oui, oui, madame, je vous conterai cela.

BLAISE.

J'voudrions pourtant ben voir monsieu Jeannot. On m'a dit que je n' le r'connâtrions pas; mais baste! j'sommes ben sûr que si.

THÉRÈSE.

Le voilà, il est devant tes yeux.

BLAISE.

Lui, pas possible!

JEANNOT.

Allons, tais-toi, imbécille.

BLAISE.

Ah! v'là qu'il m'a reconnu.

LA COMTESSE.

Ce rustre me fait rire.

THÉRÈSE, à *Blaise*.

Colin pense-t-il toujours à moi.

BLAISE.

Ah! mon Dieu! s'il y pense; il en parle depuis qu'il est jour jusqu'à qu'il soit nuit.

JEANNOT:

Voyez si ce bavard en finira. Dis à ton maître que je le prie de m'attendre ici... Que son arrivée me cause une joie... que je suis ravi, enchanté... (*à part*) je n'y tiens plus... (*à la comtesse.*) sortons, belle dame, et allons donner un coup-d'œil aux préparatifs de la fête.

THÉRÈSE.

Moi, je reste.

JEANNOT.

Non ; venez, ma sœur, j'ai à vous parler. Vous avez tout le tems de voir ce grand nigaud.

THÉRÈSE.

Ne t'impatiente pas, mon cher Blaise, je reviendrai dans l'instant.

SCÈNE X.

BLAISE, *seul*.

Tiens, « ce grand nigaud ! » est-ce là les politesses de Paris ? Mais, quand j'y pensons, j'sommes tenté de croire qu'on ne m'a pas bien reçu ; on ne m'a pas tant seulement offert à rafraîchir. En province, c'est ben différent : quand queu quezun de nol' connaissance arrivont, on lui fait amitié, au moins ; on se met à table, et on en sort... si on peut. Mais, dans ce Paris, je crains qu'ils ne mangeont pas du tout. Enfin, il va être deux heures, et on ne parle tant seulement pas de diner. J'sommes pourtant à jeun depuis midi.

SCÈNE XI.

COLETTE, COLIN, BLAISE.

COLETTE.

Enfin nous voilà arrivés, ce n'est pas sans peine... Mon dieu ! quel bruit ! quel tapage dans ces rues ! j'en ai les oreilles...

COLIN.

Allons, tu es un enfant.

COLETTE.

Et tous ces effrontés qui me regardaient jusqu'au blanc des yeux... Ah ! je n'aime pas Paris.

BLAISE, *saluant.*

Monseu, mademoiselle.

COLIN.

Te voilà Blaise. Quelle nouvelle? on t'a bien reçu, n'est-ce pas?

BLAISE.

Ah! oui, d'abord, en arrivant, il y a quatre grands flandrins de laquais qui m'ont rossé.

COLIN.

Comment!

BLAISE,

Mais je leux ai rendu.

COLIN.

As-tu vu Thérèse.

BLAISE.

Oui, monseu, elle est toujours ben belle et ben avenante.

COLETTE.

Et Jeannot, il a dû être bien content.

BLAISE.

Ah! il a été d'une joie! quand je lui ai dit que vous arriviez, il s'est sauvé tout de suite.

COLIN.

Allons, tu ne sais ce que tu dis. Va l'avertir que nous sommes là.

COLETTE.

Oui, Blaise, dépêche-toi.

BLAISE.

J'y cours, et ensuite j'irons faire un tour à la cuisine, car j'nous sentons faible.

SCÈNE XII.

COLETTE, COLIN.

COLETTE.

Ah! regarde donc, Colin, comme tout ça est superbe. (*apercevant la Psyché.*) Mon dieu! le beau miroir! on se voit du haut en bas.

COLIN.

Voilà ben les femmes!

COLETTE.

Que toutes ces belles choses doivent avoir coûté cher! Je suis sûre qu'avec un ameublement de chez eux, on aurait une petite maison de chez nous. Dis donc, mon frère, comme il vont être enchantés de nous revoir.

COLIN.

Pourtant voilà trois lettres que j'écris à Jeannot, sans qu'il ait répondu.

COLETTE.

C'est qu'il ne les a pas reçues. Ce Paris est si grand, tout s'y perd. Il est si bon, si uni, il a pour nous tant d'amitié. Te rappelles-tu le moment où ils ont quitté Issoire? mademoiselle Colette, me disait-il, les larmes aux yeux, je pars, mais je ne vous oublierai pas pour les belle dames de Paris. Je reviendrai l'année prochaine pour vous épouser. Hélas! il n'est pas revenu.

COLIN.

Et cette pauvre Thérèse! comme elle était triste, tu t'en souviens. Je suivis la voiture des yeux tant que je pus l'apercevoir. Du haut de la montagne elle tendait les bras vers moi, comme pour me dire un dernier adieu. C'est singulier, ma sœur, je vais la revoir, et je pleure comme au moment où je m'en suis séparé.

COLETTE.

C'est qu'on pleure de joie comme de chagrin, mon frère; je crois que je les entends.

SCÈNE XIII.

COLETTE, THÉRÈSE, JEANNOT, COLIN.

COLIN, *courant à Jeannot.*

Ah! cher Jeannot, c'est toi.

JEANNOT.

Mon ami, je suis enchanté...

THÉRÈSE, *embrassant Colette.*

Ma chère Colette, je te revois enfin.

COLIN, *à Jeannot.*

Que je suis content de te retrouver! il y a si longtemps... est-ce vous, Thérèse?

THÉRÈSE.

Oui, c'est toujours votre amie. Mais, tu ne me dis rien, Colette.

COLETTE, *faisant la révérence.*

Mamselle!..

THÉRÈSE.

Mamselle... Eh pourquoi ne m'appelles-tu pas Thérèse?

COLETTE.

Mon Dieu! j'en'ose pas. Bonjour monsieur Jeannot.

JEANNOT.

Bonjour, ma chère Colette.

COLETTE, *à part.*

Ah! qu'il est laid comme ça.

JEANNOT.

C'est bien aimable à vous d'être venus nous surprendre.

COLIN.

Mais tu as dû recevoir une lettre par laquelle je t'annonçais...

JEANNOT.

Ah! oui, oui, c'est que je n'avais pas bien lu. Tu viens sans doute à Paris pour solliciter une place? elles sont bien rares, je t'en préviens. Il y a des demandeurs, ah!

COLIN.

Une place, moi, point du tout. Je viens ici pour un remboursement. Tu ne sais donc pas? Depuis six mois je suis à la tête d'une petite manufacture; j'ai fait des héritages, mes affaires ont prospéré, et, Dieu merci, je n'ai rien à demander à personne.

JEANNOT.

Ah, je t'en félicite, car on est ici d'un égoïsme..

COLETTE.

Nous n'avons pas de si beaux meubles, de si beaux habits que vous, mais cela n'empêche pas que nous soyons riches.

COLIN.

Allons, taisez-vous, enfant. Non, je ne suis pas riche, mais je suis estimé dans mon commerce. J'ai du crédit, une conscience qui ne me reproche rien, et avec cela, on n'est jamais pauvre.

THÉRÈSE.

Ah! Colin, que j'aime à vous entendre. Mais donnez-nous donc des nouvelles d'Issoire. Comment se portent nos parens?

COLIN.

Ils ne sont pas tous heureux.

COLETTE.

Ils disent que vous ne leur écrivez pas.

COLIN.

Il y a surtout ton vieil oncle l'invalidé qui est dans la gêne. Le pauvre homme est infirme ; il s'est adressé à toi , mais tu n'a pas reçu ses lettres.

JEANNOT.

Non , je ne m'en ressouviens pas.

COLIN.

Sois tranquille , il ne se plaint plus. Je lui ai remis de l'argent de ta part ; je lui ai dit que tu me l'avais envoyé pour le lui donner. Tu ne m'en veux pas ?

JEANNOT.

Tu as bien fait , c'était mon intention... d'ailleurs, oh ! je te le rendrai.

COLIN

Tu sais comme on est dans les petites villes. On t'accusais déjà d'orgueil et de dureté , et ça me faisait mal. J'ai donné cette bagatelle pour toi ; eh bien , tout le monde te chérit et te remercie.

THÉRÈSE.

Ah ! c'est toujours bien lui.

JEANNOT.

Mais à quoi pensent mes gens : Jasmin , Lafleur , Larose..... Ce sont mes valets. Est-ce qu'on ne me donnera pas à dîner aujourd'hui ?

LAROSE , *entre.*

Monsieur le marquis , vous allez être servi.

(*Il sort.*)

JEANNOT , à Colin.

Tu as dîné , n'est-ce pas ?

COLETTE.

Mon Dieu ! non.

COLIN.

Nous venons nous inviter chez toi sans façon.

JEANNOT.

Ah! c'est qu'à cette heure-ci, vous autres provinciaux, vous soupez.

COLETTE.

Oui, mais nous connaissons les usages de Paris.

JEANNOT, *à part.*

Comment vais-je faire avec la comtesse? Cette petite Colette. (*haut.*) Ah! ça, je te préviens que j'ai à diner des gens de la plus haute volée.

COLIN.

Ça m'est égal, je dînerai volontiers avec eux.

COLETTE.

Nous ne nous formaliserons pas de nous trouver dans leur compagnie.

THÉRÈSE.

Que tu es aimable, ma petite Colette!

s. II

JEANNOT.

Allons, c'est entendu, nous dînerons ensemble.

COLIN, *il passe entre Jeannot et Thérèse, et y reste pendant tout le final.*

Mon Dieu, que je suis heureux de vous revoir; mes amis, embrassons-nous encore.

(*Jeannot embrasse Colin, et Thérèse embrasse Colette.*)

FINAL.

ENSEMBLE.

Ah! quel plaisir de retrouver

Les amis de son enfance!

Que ce moment fait éprouver

De bonheur et de jouissance!

Ah! quel bonheur! ah! quelle ivresse!

Viens dans mes bras que je te presse!

C'est toi, c'est toi

Que je revoi.

Plaisirs de notre enfance,

Vous voilà revenus.

Mes amis, plus d'absence,

Ah! ne nous quittons plus.

JEANNOT, à part
En quel moment sont-ils venus?

TOUS.

Ah! quel bonheur! ah quelle ivresse!
Viens dans mes bras que je te presse!

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LAROSE.

LAROSE.

Monsieur, l'on a servi.

JEANNOT.

Ma foi, j'en suis ravi.

SCÈNE XV.

COLETTE, THÉRÈSE, COLIN, JEANNOT,
LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

On va se mettre à table,
Venez donc, mon ami.

LA COMTESSE.

Se faire attendre ainsi,
Vraiment, c'est incroyable.

JEANNOT.

Allons nous mettre à table.

LE CHEVALIER, apercevant Colin et sa sœur.
Dites-moi, mon ami, quels sont ces paysans?

JEANNOT.

Ils sont de ma province.

LE CHEVALIER.

Ils ont l'air bonnes gens.

LE CHEVALIER et LA COMTESSE.

Nous allons à dîner bien rire à leurs dépens.

COLIN et COLETTE, à Thérèse.

Quels sont ces élégans?

THÉRÈSE.

Ils sont de nos amis.

LE CHEVALIER et LA COMTESSE.

Ah! Dieux! quelle figure!

ENSEMBLE.

COLIN et COLETTE.
 Ah! Dieux! quelle parure!
 Que d'or, de diamans!

LE CHEVALIER et LA COMTESSE.
 La plaisante tournure!
 Ah! les drôles de gens!

JEANNOT, à part.
 Ah! que cette aventure
 Arrive à contre-temps.

THERÈSE, à part.
 Hélas! je suis bien sûre
 Qu'on rit à leurs dépens.

COLIN et COLETTE.
 Quoi, nous allons dîner avec ces élégans?

LE CHEVALIER et LA COMTESSE.
 Nous allons, à dîner, bien rire à leurs dépens.
 Ah! ah! la plaisante tournure!

TOUS.
 Allons nous mettre à table, allons, il faut partir,
 Et qu'à notre festin préside le plaisir.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

BLAISE, seul.

(*Il sort par la porte qui est à droite du théâtre.*)

Ah! queue chienne de ville! ah! queue chienne de maison. Ne v'là-t-y pas qu' ces faquins de domestiques ne veulent pas que j' dîne avec eux.

COUPLETS.

Ils n'ont pas voulu me l'permettre,
 Et j'ons eu beau les supplier,
 Ils craign', dis'-t-ils d' s' compromettre
 Avec l' valet d'un roturier.

Eux seraient-ils d'une autre espèce,
Pourtant ils serv'nt ainsi que nous,
J'ons cru jusqu'ici, j' le confesse,
Que les valets s' ressembloient tous.

Queu' bruit j'entends à la cuisine!
Sûr'ment que d' moi l'on s'divertit.
A ma droite, à ma gauche on dine,
Ça r'double encor mon appétit,
J' sentons tout' les bon' chos' qu'on mange
Hélas! l'odeur m'en pass' sous l' nez,
Vraiment c'est un' chos' ben étrange
J'mourons d' faim entre deux diners.

SCÈNE II.

BLAISE , COLIN , COLETTE.

COLIN.

Il était tems que je sortisse , je n'y tenais plus.

COLETTE.

Ah ! mon frère, qu'as-tu donc ?

COLIN.

Tu ne t'es pas aperçu qu'on se moquait de nous ?

COLETTE.

J'en ai bien peur.

COLIN.

Et ce fat qui voulait faire le plaisant. Vingt fois j'ai failli éclater et lui apprendre qu'on ne se moque pas impunément d'un honnête homme.

COLETTE.

J'étais si mal à mon aise que je suis sortie de table comme j'y étais entrée : je n'ai pas diné.

BLAISE, *pleurant.*

Ni moi non plus, mam'selle.

COLETTE.

Tu pleures, Blaise, qu'as-tu donc ?

COLIN.

Comment ! tu n'as pas diné.

BLAISE.

Non, not' maître; la valletaille ne m'a pas trouvé digne de sa compagnie.

COLIN.

Ah ! mon pauvre garçon, tiens, prends cet argent, retourne à notre auberge et ne te laisse manquer de rien.

BLAISE.

V'là un brave homme, du moins. Adieu monsieur, adieu, mam'selle; je vas boire à votre santé.

COLIN.

Va, mon ami, quant à moi, j'attends M. Jeannot, et je vais lui dire...

COLETTE.

Justement, le voici.

SCÈNE III.

THÉRÈSE, COLETTE, LE CHEVALIER,
COLIN, JEANNOT, LA COMTESSE.

JEANNOT.

Ah ! vous voilà, mes amis, pourquoi donc vous êtes-vous levés de table si brusquement ?

COLIN.

Je ne me trouve pas bien.

LA COMTESSE, à Jeannot.

Mais il n'est pas mal, cet homme-là. Savez-vous qu'il a une belle figure et qu'avec un autre costume, et un peu plus d'usage...

LE CHEVALIER, à Colette en lui prenant le menton.

Et la petite, donc, elle a un air espiègle, elle est charmante, ma parole d'honneur.

COLIN , *prenant le chevalier par le bras et lui faisant faire la pirouette.*

Monsieur , vous êtes bien familier.

LE CHEVALIER.

Prenez donc garde , mon ami.

COLIN.

Mon ami ! je ne crois pas être le vôtre.

LE CHEVALIER.

Il est un peu brutal.

THÉRÈSE.

Aussi , monsieur , il faut avouer que vos façons d'agir sont bien singulières.

JEANNOT.

Allons , allons , va-t-on se quereller pour une bagatelle ?

LA COMTESSE.

Il faut lui pardonner cela , mon cher chevalier , les habitans des montagnes sont un peu sauvages , voyez-vous , l'âpreté du caractère tient à celle du climat.

LE CHEVALIER.

Oui , j'ai lu cela dans l'histoire naturelle.

COLIN , *à Jeannot , il passe devant le chevalier.*

Avec la permission de la compagnie , je voudrais bien vous dire deux mots.

JEANNOT.

Dites , mon cher , dites , je vous écoute.

COLIN.

Je désire vous parler en particulier.

LE CHEVALIER , *riant.*

En particulier ! Il faut donc que nous sortions.

COLIN.

Comme il vous plaira.

LA COMTESSE.

Sa naïveté me divertit beaucoup. Mon cher chevalier, laissons-les.

JEANNOT.

Excusez-le, je vous en prie, c'est un provincial qui sort de son endroit et qui n'a jamais rien vu.

LA COMTESSE.

Non, il faut obéir aux volontés de M. Colin. J'ai précisément quelques ordres à donner avant la fête.

JEANNOT.

Ah ! comtesse, croyez que je suis au désespoir.

LA COMTESSE.

Allons, chevalier, donnez-moi la main.

LE CHEVALIER.

Oui, belle dame... Avez-vous jamais vu des originaux de ce genre-là ?

THÉRÈSE, à Colette pendant que Jeannot reconduit la comtesse.

Et nous, ma chère Colette, retirons-nous ensemble. J'ai mille questions à te faire sur notre pays, sur nos anciennes amies.

COLETTE.

Mon frère, dis-lui bien son fait : pourtant ne le gronde pas trop, ne lui fais pas de la peine ; je t'en prie... Adieu, Jeannot.

SCÈNE IV.

JEANNOT, COLIN.

JEANNOT.

Tu me permettras de te dire, Colin, que tu n'as pas la moindre idée des bienséances.

COLIN.

J'ai sur le cœur un poids dont il faut que je me soulage.

JEANNOT.

Allons , dépêche-toi , je t'écoute.

COLIN.

Avant tout , je vais te faire une demande. Est-ce à Jeannot que je parle , ou bien est-ce à monsieur de la Jeannotière que j'ai l'honneur de parler ?

JEANNOT.

Voilà une singulière question... Parbleu ! c'est à moi.

COLIN.

Es-tu devenu fier , parce que tu es devenu riche ?

JEANNOT.

Moi , fier ! tais-toi donc , je ne connais pas un homme plus simple que moi.

COLIN.

J'ai cru m'apercevoir que ta compagnie se moquait de nous.

JEANNOT.

Ah ! je vois ce que c'est : parce qu'on a un peu ri de ton costume , tu te seras formalisé.

COLIN.

Mon costume est donc risible ?

JEANNOT.

J'espère que tu ne te flattes pas d'être à la mode ?

COLIN.

Dieu me préserve d'y être comme toi.

JEANNOT.

Eh bien , tu fais tort à ton goût. Tout le monde me trouve très-bien , et moi je suis de l'avis de tout le monde. Tiens , regarde plutôt.

COLIN.

Laissons cela. Chacun est libre de se vêtir à sa manière , je ne te ferai là-dessus qu'une seule réflexion,

mon cher Jeannot, c'est qu'on n'est jamais ridicule avec l'habit qu'on a toujours porté.

JEANNOT.

Dis-moi, mon ami, pense-tu à t'établir?

COLIN.

J'y ai songé autrefois, mais je ne dois plus y penser.

JEANNOT.

Tu as tort, il faut faire comme moi.

COLIN.

Vous vous mariez?

JEANNOT.

Sans doute, on ne m'a fait marquis que pour cela.

COLIN.

Je vois que nous sommes arrivés fort à propos.

JEANNOT.

Je n'attends que le retour de mon oncle pour célébrer mes noces. Vous en serez, Colin, je l'espère.... Mais non, peut-être cela ferait-il un peu de peine à Colette, car vous vous souvenez qu'autrefois...

COLIN.

Oui, mais dans ce tems-là vous étiez pauvre, vous étiez paysan comme elle. Maintenant que vous avez de la fortune, et que vous avez acheté de la naissance, il est tout simple que vous n'y pensiez plus.

JEANNOT.

Oh! j'y pense toujours, et je serai bien aise de la savoir heureuse... quand j'aime, c'est pour la vie. Comptes-tu rester long-tems à Paris?

COLIN.

J'en repartirai le plutôt possible, mais soyez tranquille, avant de m'éloigner vous aurez de mes nouvelles.

JEANNOT.

Je l'espère bien comme cela.

COLIN , à part.

Je suis indigné.

SCÈNE V.

LES MÊMES , BLAISE.

BLAISE.

Monsieur Colin , monsieur Colin.

COLIN.

Que me veux-tu ?

BLAISE.

C'est pressé ! c'est pressé !

COLIN.

Parle , et ne crie pas.

BLAISE.

Il semble que ce soit un guignon. Au moment où nous allons nous mettre à table, il est arrivé un homme tout noir, qui m'a dit de venir vous chercher tout de suite.

COLIN.

C'est mon notaire.

BLAISE.

Il vous attend.

COLIN.

Il s'agit d'un placement très-avantageux.

JEANNOT.

Ne manque pas cela, mon cher ami, ne manque pas cela; gagne de l'argent, c'est l'essentiel. Tu ne sais pas tout ce qu'on peut apprendre avec de l'argent.

COLIN.

Non, mais je sais tout ce qu'on peut oublier. Adieu, j'ai l'honneur de vous saluer.

JEANNOT.

Adieu, mon cher Colin, adieu.

COLIN.

Suis-moi, Blaise.

BLAISE.

C'est fini, je ne dînerai qu'après souper. Adieu, monsieur Jeannot.

JEANNOT.

Ah! mon cher Blaise, que tu as l'air empesé.

BLAISE.

Que voulez-vous, monsieur Jeannot, c'est l'allure du pays, on ne peut pas la perdre. Vous avez beau faire, vous en avez encore un peu au moins.

JEANNOT.

Le rustre!

SCÈNE VI.

JEANNOT, *seul*.

Eh bien, c'est un bon garçon que Colin ; il a pris les choses mieux que je ne l'aurais cru. Il m'en coûtait de lui parler de Colette, car j'en ai été amoureux, mais amoureux fou ; et quand elle est arrivée, il m'a pris un battement de cœur... heureusement que la comtesse était là. Aussi il faut convenir qu'elle n'est pas mal, cette petite, avec ses grands yeux noirs, sa taille mignonne et sa figure lutine... Allons, allons, monsieur le marquis de la Jeannotière, il faut oublier ces appas villageois... Ah! diable, la voici, je tremble que la mémoire ne me revienne... Prenons courage, et montrons de la dignité.

SCÈNE VII.

[COLETTE, JEANNOT.]

COLETTE.

C'est lui, ah ! mon dieu ! je tremble comme une feuille.

JEANNOT.

Approchez, Colette; eh bien, comment vous trouvez-vous à Paris?

COLETTE.

Bien mal. Ah! comme je m'y ennuierais si vous n'y étiez pas.

JEANNOT.

Savez-vous que vous êtes gentille, mon enfant?

COLETTE

Monsieur, ça vous plaît à dire.

JEANNOT.

Non, ma parole d'honneur, je suis sûr qu'il n'y a pas dans toute l'Auvergne, un minois plus fripon que le vôtre.

COLETTE, *à part.*

C'est singulier, il a un ton avec moi.

JEANNOT.

Dites-moi, Colette, avez-vous beaucoup d'amoureux, hein?

COLETTE.

Moi, monsieur, je n'en ai qu'un.

JEANNOT.

Eh bien, c'est un heureux mortel.

COLETTE.

Hélas, je ne crois pas.

JEANNOT.

Vous l'aimez beaucoup cependant.

COLETTE.

Ah! je vous en répons; mais je n'aime qu'un ingrat. Parce qu'il est riche, il veut me reprendre son cœur. Avouez que c'est bien mal de reprendre ce qu'on a donné.

JEANNOT, *attendri.*

Non, ma chère Colette, ne croyez pas.. (*à part.*)

Je ne sais comment cela se fait, j'adore la comtesse
: il me semble que j'aime encore Colette.

COLETTE.

Ah ! monsieur, si vous saviez toutes les choses
endres qu'il me disait ! toutes les belles promesses
qu'il m'a faites !

JEANNOT.

Que vous disait-il donc ?

COLETTE.

O ciel ! vous ne vous en souvenez pas ?

DUO.

COLETTE.

Tous mes plaisirs étaient les siens,
Tous ses chagrins étaient les miens.

JEANNOT.

Je m'en souviens.

COLETTE.

Il m'apportait rose nouvelle,
Il me jurait amour fidèle.

JEANNOT.

Je m'en souviens.

Tous ses plaisirs étaient les miens,
Tous mes chagrins étaient les siens.

COLETTE.

Je m'en souviens.

JEANNOT.

Je lui portais rose nouvelle,
Je lui jurais amour fidèle.

COLETTE.

Je m'en souviens.

ENSEMBLE.

Tous deux, au sein de nos campagnes,
Que nous passions d'heureux instans !

JEANNOT.

Rappelle-moi ces airs charmans.
Que nous chantions dans nos campagnes,
Rappelle-moi ces airs charmans.

COLETTE.

Au son des musettes,
Berger, viens danser :
Douce charsonnettes,
Viens recommencer.

JEANNOT.

J'accours, jeune amie,
Me voilà, c'est moi :
Veux, toute ma vie,
Danser avec toi.
Gentille maîtresse,
Donne-moi ta main.
Ah! que je te presse,
Là, contre mon sein.
D'amour je suis ivre!

COLETTE.

Pourquoi me poursuivre?
Pourquoi me presser?

JEANNOT.

C'est pour t'embrasser.

(Il embrasse Colette.)

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, JEANNOT, COLETTE.

LA COMTESSE, *entrant au moment où Jeannot embrasse Colette.*

A merveille, M. de la Jeannotière.

JEANNOT, *à part.*

La comtesse!... où me cacher.

LA COMTESSE.

Quoi! l'on vous attend, l'on vous cherche partout, et vous dansez avec cette petite paysanne.

COLETTE, *à part.*

Paysanne!

JEANNOT.

Madame, pardon, c'est que...

LA COMTESSE.

Ah ! M. de la Jeannotière, savez-vous que vous aviez tout-à-fait bon air. Vraiment, on n'a pas plus de grâce, plus de légèreté. Comment nommez-vous cette jolie danse ?

JEANNOT.

Madame c'est que... c'est que je répétais le pas que je dois danser ce soir avec vous.

LA COMTESSE.

Au moment où vous allez m'épouser. Ah ! M. de la Jeannotière !

COLETTE.

Quoi ! madame, Jeannot vous épouse ?

JEANNOT.

Aih ! aih !

LA COMTESSE.

Eh oui, mon enfant.

COLETTE.

Il ne le peut pas, madame, il ne le peut pas, car il m'a promis sa main ; et s'il se marie avec vous, il vous trompera comme il m'a trompée.

JEANNOT, *bas à Colette.*

Taisez-vous, Colette, vous voyez bien que vous me compromettez.

LA COMTESSE.

Comment, il vous a trompée ? Ah ! M. de la Jeannotière !

JEANNOT.

Madame, je vous jure.

LA COMTESSE.

Vous êtes donc un petit perfide ?

COLETTE.

Oui, madame, c'en est un, ne l'épousez pas, je vous en prie.

BLAISE.

Quoi ! not' maître, vous allez demeurer ici ?...
Ah ! mon dieu, v'là mam'selle qui pleure.

COLIN.

Qu'as-tu, ma chère Colette ?

COLETTE.

Allons nous-en.

COLIN.

Pourquoi ?

COLETTE.

Allons nous-en. Il se marie, mon frère.

COLIN.

Pauvre sœur, je le savais, mais je n'osais pas te
le dire... comment l'as-tu appris ?

COLETTE.

Par cette dame qu'il épouse.

COLIN.

Qui donc ?

COLETTE.

Celle qui a dîné avec nous et qui était toujours à
parler à l'oreille de ce petit monsieur. Ce n'est pas
tout encore, si tu savais tout ce qu'elle m'a dit
d'humiliant.

COLIN.

D'humiliant !

COLETTE.

Elle m'a dit... ah ! je crois que je ne pourrai ja-
mais le répéter... Elle m'a dit qu'elle me marierait
avec un de ses domestiques.

COLIN.

Un de ses domestiques ! c'en est trop ma sœur...
sortons.

BLAISE.

Oui, sortons.

LA COMTESSE.

Pauvre petite !.. elle est intéressante tout-à-fait. Écoutez donc, ma chère enfant, il ne faut pas vous le dissimuler, vous n'êtes pas un parti pour monsieur le marquis de la Jeannotière... il vous a trompée, et c'est fort mal.

JEANNOT.

Mais madame ..

LA COMTESSE.

Paix... je réparerai ses torts, je vous le promets ; je veux vous faire du bien. Soyez sage, et je vous établirai, je vous marierai à quelqu'un de ma maison.

COLETTE, *à part.*

Ah ! mon dieu, quelle humiliation !

LA COMTESSE.

Ah ! monsieur de la Jeannotière... c'est fort mal, entendez-vous. On m'avait bien dit que vous étiez un séducteur.

JEANNOT.

Je vous assure, madame, que je n'ai jamais séduit personne.

LA COMTESSE.

Taisez-vous et donnez-moi la main. J'ai demandé mon notaire, il nous attend. Allons, venez.

JEANNOT, *allant à Colette.*

Colette, ma chère Colette, ne vous désolez donc pas.

LA COMTESSE, *elle passe à côté de Colette et prend la main de Jeannot.*

Venez, vous dis-je, il est incroyable. Adieu, mon enfant, adieu, soyez tranquille, je penserai à vous.. Mais c'est qu'elle est vraiment gentille... Ah ! M. de la Jeannotière.

SCÈNE IX.

COLETTE, *seule.*

Mon dieu ! mon dieu ! qu'est-ce que c'est que je viens d'entendre. Il se marie ! pauvre Colette ! que vas-tu devenir ? Ah ! sortons bien vite d'ici : mais où irai-je ? Je n'ai pas la force de me soutenir.

ROMANCE.

Ah ! Jeannot me délaisse,
Il faut nous séparer.
Oublions ma faiblesse,
Je n'ai plus qu'à pleurer.
Que j'avais tort de croire
Ce qu'il m'avait promis !
L'amour et la mémoire
Se perdent à Paris.

Dans sa nouvelle amie,
Qui peut donc le charmer ?
Je suis aussi jolie
Et je sais mieux aimer.
Change-t-on de visage.
En changeant de pays ?
Je plaisais au village,
Je dois plaire à Paris.

Ah ! quand dans nos montagnes
Je serai de retour,
Je veux à mes compagne
Dire sans nul détour :
Si vous avez, fillettes,
Un amant bien épris,
Prenez garde, pauvrettes,
Qu'il ne vienne à Paris.

SCÈNE X.

COLETTE, COLIN, BLAISE.

COLIN.

Oui, Blaise, il est probable que je serai ce soir propriétaire à Paris.

COLIN.

Nous ne devons pas rester dans une maison où l'on nous insulte.

BLAISE.

Nous ne devons pas y rester.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, THÉRÈSE.

THÉRÈSE.

Où courez-vous Colin ?

COLIN.

Je pars.

THÉRÈSE.

Vous partez !

COLIN.

Je pars pour toujours.

THÉRÈSE.

Arrêtez un moment.

COLIN.

C'est impossible.

THÉRÈSE.

Un seul moment, je vous en prie. Il faut absolument que je m'entretienne avec vous, vous ne pouvez refuser de m'entendre, Colin... vous ne le pouvez pas.

COLIN.

Blaise, reconduis ma sœur à notre hôtel. Chère Colette, console-toi... l'ingrat ne vaut pas une des larmes que tu répands.

COLETTE.

Oui, mon frère, oui, je l'oublierai... je ferai tout mon possible, mais il me faudra du temps... Il y a

six ans que je l'aime; ce n'est pas en un jour que je peux l'oublier.

BLAISE.

Maudit voyage.

SCÈNE XII.

THÉRÈSE, COLIN.

COLIN.

Nous voilà seuls, Thérèse, que me voulez-vous ?

THÉRÈSE.

Pourquoi ce départ dont vous m'avez menacé ?

COLIN.

Je retourne au milieu de mes égaux, je retourne en des lieux où je suis sûr que ma présence ne fera rougir personne. Vous donnez une fête ce soir ?

THÉRÈSE.

Hélas ! oui.

COLIN.

J'y serais déplacé, je le sens.

THÉRÈSE.

Ah ! Colin, vous ne pouvez l'être nulle part. Restez.

COLIN.

Que je reste, moi ! je suis fier aussi, Thérèse ; je n'endure pas les humiliations.

THÉRÈSE.

Peux-tu m'accabler ainsi, moi, qui depuis le moment où nous nous sommes séparés, ai rejeté tous les vœux, dédaigné tous les hommages. Je n'ai eu d'autres désirs, je n'ai formé d'autre espoir que celui de te revoir bientôt. Oui, Colin, je t'aime toujours comme autrefois, que dis-je ? je t'aime mille fois plus encore.

COLIN.

Chère Thérèse, est-il vrai ! ah ! oui, tu es toujours la même... tu es toujours ma tendre amie, mais n'importe il faut nous séparer,

THÉRÈSE.

Vous me refusez !

COLIN.

Je le dois.

THÉRÈSE.

Va, tu ne m'as jamais aimé.

COLIN.

Moi, Thérèse, je donnerais ma vie pour vous. Jugez donc quel terrible effort.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, JEANNOT.

JEANNOT.

Allons, allons, vive la gaîté. J'ai vu mon costume de bal ; on le trouve délicieux. Qu'as-tu, ma sœur ?

THÉRÈSE.

Mon frère, laissez-moi.

JEANNOT.

Quoi ! tu es triste au moment où il faut rire.

THÉRÈSE.

Rire, quand nos amis s'éloignent.

JEANNOT.

Eh bien, qu'ils restent.

THÉRÈSE.

Vous les repoussez.

JEANNOT.

Moi, point du tout. Dis-moi, Colin, est-ce que je t'ai repoussé ? est-ce que je n'ai pas eu pour toi tous les égards ?

COLIN, *froidement.*

Vous me faites pitié.

JEANNOT.

Pitié ! sais-tu que ce ton-là commence à me déplaire ?

COLIN.

Vous me faites pitié, je vous le répète.

JEANNOT.

Ah ! c'est trop souffrir... A la fin, je suis las.

COLIN.

Vous ne le serez pas long-tems... Je pars.

JEANNOT.

Eh ! bien, va-t-en.

THÉRÈSE.

Mon frère.

COLIN.

Soyez satisfait, vous allez être délivré de moi. Adieu ; mais rappelez-vous bien que c'est vous qui m'avez chassé, rappelez le vous bien.

SCÈNE XIV.

JEANNOT, THÉRÈSE.

THÉRÈSE.

Mon frère, il s'en va.

JEANNOT.

Eh bien, que veux-tu que j'y fasse ?

THÉRÈSE.

O ciel ! tu ne cours pas après lui ; tu ne cherches pas à le retenir.

JEANNOT.

Après la manière dont il vient de m'insulter, il faudrait que je n'eusse pas de cœur. De quoi se plaint-il ? Je lui fais mille politesses, je l'invite à dîner, et il n'est pas content. Je vois ce que c'est, il

est jaloux de ma fortune, il est envieux de mon mérite; ce n'est pas ma faute si je suis riche.

THÉRÈSE.

Ah! mon frère, tu connais mal son cœur.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, LAROSE.

LAROSE.

Monsieur, un exprès remet à l'instant cette lettre pour vous. Il dit qu'elle est très-pressée.

JEANNOT.

Que signifie!

THÉRÈSE.

C'est bon; laissez-nous.

SCÈNE XVI.

JEANNOT, THÉRÈSE.

JEANNOT, *lisant la lettre.*

C'est singulier... « Mon cher neveu, au moment où vous recevrez cette lettre, je ne serai plus en France. J'ai fait de malheureuses spéculations. Il ne me reste d'autres ressources que ma maison de Paris. Heureusement que je l'avais achetée sous un autre nom. Elle doit être vendue aujourd'hui, et j'en recevrai les fonds en Suisse, où je vais me réfugier. »

THÉRÈSE.

Ah! mon frère, dans quel moment!

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, LE CHEVALIER, LA COMTESSE.

LE CHEVALIER.

Voici la fête.

(50)
JEANNOT.

Une fête?

LE CHEVALIER.

Attention. Vous allez voir paraître les divers quadrilles... Nous allons passer la soirée la plus folle.

LA COMTESSE.

C'est donc vous qui êtes le maître de cérémonies?

LE CHEVALIER.

Oui, je vous expliquerai toutes les entrées.

JEANNOT.

Ma sœur, faisons bonne contenance : qu'on ne s'aperçoive pas.

LE CHEVALIER.

Mais, silence; j'entends, messieurs, de la musique.

FINAL.

LA COMTESSE.

C'est la musette et le haut-bois
Aurions-nous un bal villageois?

LE CHEVALIER.

C'est le quadrille des bergères,
Qu'elles sont vives et légères!

PREMIÈRE ENTRÉE.

Chœur de Bergers et Bergères. — Quadrille villageois dansant.

JEANNOT et THÉRÈSE, *à part.*
Ah! pour nous quelle douleur!

LE CHEVALIER et LA COMTESSE.
Vraiment, c'est enchanteur!

CHŒUR DES BERGERS.

Berger qu'amour engage,
Jouis de ton bonheur.
Ah! ce n'est qu'au village
Qu'on a la paix du cœur.

LE CHEVALIER.

Voici le quadrille basque.

DEUXIÈME ENTRÉE.

Femmes et Hommes en habit basque. — Quadrille basque dansant.

CHŒUR DES BASQUES.

Dans ce riant séjour,
Point de mélancolie ;
Chantons toute la vie
Le plaisir et l'amour.

JEANNOT et THÉRÈSE, *à part.*
Malheureux jour !

(Les Bergers et les Basques reprennent ensemble leurs chants.)

LE CHEVALIER.

Voici le quadrille des troubadours.

TROISIÈME ENTRÉE.

Quatre Dames en Troubadours avec de petites harpes à la main. — Quadrille troubadour dansant.

CHŒUR DES TROUBADOURS.

Heureux le troubadour
Qu'un tendre amour engage,
Est-il plus doux servage
Que servage d'amour ?

(Les Bergers, les Basques et les Troubadours reprennent ensemble leurs chants.)

LE CHEVALIER.

Voici le quadrille des Chevaliers.

QUATRIÈME ENTRÉE.

Quatre Huissiers grotesquement habillés.

LA COMTESSE.

Quels sont ces chevaliers ?

LE CHEVALIER.

Mais c'est un quadrille d'huissiers.

JEANNOT et THÉRÈSE.

Dieux ! des huissiers !

TOUS LES CHŒURS, *avec étonnement.*

Quoi ! des huissiers dans une fête !

LES HUISSIERS.

Conformément à la requête
De messieurs vos créanciers,

Nous venons troubler votre fête.
Messieurs, daignez nous excuser,
Et laissez-nous verbaliser.

(*Ils se répandent dans les appartemens.*)

JEANNOT et THÉRÈSE.

Quelle funeste aventure!

TOUS LES CHŒURS, LA COMTESSE, LE CHEVALIER, *entr'eux.*

Quelle étonnante aventure!

Il est perdu, tout nous l'assure.

JEANNOT.

C'est une erreur, je vous le jure.

En tout cas, je compte sur vous.

TOUS LES CHŒURS, LE CHEVALIER, LA COMTESSE.

Oui, cher marquis, comptez sur nous.

(*entr'eux.*)

Retirons-nous.

(*On sort en désordre.*)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

THÉRÈSE, *seule.*

AIR.

Ah! pour moi, quelle peine extrême!

J'ai perdu l'ami de mon cœur;

Il faut aimer autant que j'aime,

Pour bien juger de ma douleur.

La grandeur et l'opulence

Étaient pour moi sans attrait;

Je désire sa présence,

Seul il cause mes regrets.

Il reviendra, ma voix l'appelle,

Il reviendra toujours fidèle!

Il voudra faire mon bonheur &

Cet espoir enivre mon cœur.

(33)
SCÈNE II.

THÉRÈSE , JEANNOT.

THÉRÈSE.

Eh bien, mon frère, quelle nouvelle?

JEANNOT.

La nouvelle, ma sœur, c'est que nous n'avons plus rien, et qu'avant une heure, nous allons nous trouver à la porte.

- **THÉRÈSE.**

O ciel!

JEANNOT.

La maison de mon oncle est vendue. Je ne sais encore à qui, mais ce qu'il y a de certain, c'est que le nouveau propriétaire doit en prendre possession aujourd'hui, nous n'avons plus qu'à sortir d'ici.

THÉRÈSE.

Où irons-nous?

JEANNOT.

Oh! sois tranquille, j'en manque pas d'amis. Mais c'est singulier, j'ai été les voir et je n'en ai pas trouvé un seul. Les uns sont sortis et les autres à la campagne; il semble qu'ils se soient tous donné le mot pour n'être pas chez eux.

THÉRÈSE.

Vous ne croyez pas si bien dire. Ah! mon frère, j'en connais qui, loin d'être absents, auraient volé à votre secours; mais vous avez eu pour eux si peu d'égards...

JEANNOT.

De qui me parles-tu? de Colin? Oui, je conviens que je l'ai un peu maltraité.

THÉRÈSE.

Un peu!

JEANNOT.

Allons, beaucoup. Que veux-tu, moi, je me croyais riche... si j'avais su...

THÉRÈSE.

Je connais son cœur; je suis bien sûre que lorsqu'il apprendra...

JEANNOT.

Oh! je n'ai pas besoin de lui. Mes amis reviendront.

THÉRÈSE.

Avec la fortune.

JEANNOT.

Tais-toi donc. Est-ce que la comtesse ne me reste pas. Tu sais qu'elle m'adore; je viens de monter chez elle, il n'est pas encore jour : elle n'a fait que pleurer toute la nuit. Pauvre femme! elle a une ame si tendre! un cœur si sensible! que de fois elle ma répété : Ah! mon ami, pourquoi n'êtes-vous point pauvre? tout mon bonheur serait de vous enrichir. Eh bien! la voilà contente.

THÉRÈSE.

Nous verrons bientôt...

JEANNOT.

Et le chevalier, donc.

THÉRÈSE.

Le chevalier!

JEANNOT.

Celui-la m'est dévoué à la vie et à la mort... Que t'ai-je dit? le voilà lui-même. Oh! j'étais bien certain qu'il ne m'abandonnerait pas.

THÉRÈSE.

Je te laisse avec lui... Je désire que tu n'invoques pas vainement son amitié.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

JEANNOT, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Eh bien, mon ami, que s'est-il passé depuis hier?
y a t-il du nouveau?

JEANNOT.

Ah! mon cher chevalier, devez-vous en douter!

LE CHEVALIER.

Comment! nous sommes ruinés.. définitivement?

JEANNOT.

Hélas! oui.

LE CHEVALIER.

Savez-vous bien que c'est affreux.

JEANNOT.

Vous me voyez dans une peine...

LE CHEVALIER.

Et moi donc, je suis dans un désespoir!

JEANNOT.

Ah! j'étais sûr que vous prendriez part...

LE CHEVALIER.

J'y prends part comme si c'était moi-même.

JEANNOT.

L'excellent ami!

LE CHEVALIER.

Il faut avouer que votre oncle est un homme étrange; dissiper sa fortune, sans nous en faire part; en vérité cela crie vengeance. Sans doute il vous reste des ressources?

JEANNOT.

Rien, que le cœur de mes amis.

LE CHEVALIER.

Allons, vous êtes un homme perdu.

JEANNOT.

Bair!

LE CHEVALIER.

Vous êtes un homme perdu, vous dis-je.

JEANNOT.

Pensez-vous que mes amis ?..

LE CHEVALIER.

il n'y a plus d'amis. Comment vous ne le savez pas ?

JEANNOT.

Je vois que je ne sais plus rien.

LE CHEVALIER.

Vous avez dit le mot. Vous aviez un talisman que vous avez perdu, mon cher.

JEANNOT.

Ah! chevalier, est-ce vous que j'entends? comme vous êtes changé!

LE CHEVALIER.

Moi! je ne suis pas changé; c'est vous qui l'êtes.

JEANNOT.

Je ne vous croyais pas ingrat.

LE CHEVALIER.

Ingrat! moi? Ah! mon cher, c'est affreux ce que vous dites-là; mais je vous aime toujours beaucoup. S'il faut que nous nous séparions, vous ne savez pas ce qu'il m'en coûte.

JEANNOT.

Allons, je vois que tous les hommes se ressemblent; ah! ce n'est que dans un sexe adorable qu'on trouve des sentimens plus tendres. Je vole aux genoux de la comtesse, et si l'amitié me trahit l'amour ne me sera pas infidèle. Mais la voilà... elle sait que je suis malheureux et elle me prévient, je reconnais bien là son cœur.

SCÈNE IV.

JEANNOT, LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

JEANNOT.

Quoi, madame, vous daignez venir vous-même...

LA COMTESSE.

Ah! marquis, que viens-je d'apprendre?

JEANNOT.

Belle comtesse, ne vous désolez pas pour l'amour de moi; je n'ai plus de fortune; mais votre cœur me reste et c'est le plus grand des biens..

LA COMTESSE.

Que me parlez-vous de bien, de fortune? ce ne sont pas vos richesses que je regrette, au contraire il est si doux d'enrichir ce qu'on aime.

LE CHEVALIER, *à part.*

Cela serait sérieux!

JEANNOT.

Ah! divine comtesse, je n'attendais pas moins de votre amour, et ce n'est qu'à vos genoux...

LA COMTESSE.

Retirez-vous, perfide!

LE CHEVALIER.

Ah! nous y voilà.

LA COMTESSE.

Vous m'osez parler d'amour, quand vous m'avez trompée, quand en ma présence... Voilà ce qui cause mon chagrin... hélas! je me flattais d'être aimée, et une autre avait reçu vos premiers sermens... ah! marquis, il n'est plus de repos pour moi, et l'éloignement seul...

JEANNOT.

Ah! madame, laissez-là tout cet étalage de sensibilité; je vous prévient que je n'en suis pas la dupe..

Certainement, j'ai aimé Colette, et le seul tort que j'ai eu, c'est de l'avoir oubliée pour une autre.

LA COMTESSE.

Ah ! vous en faites l'aveu.

JEANNOT.

C'est de vous avoir sacrifié deux bons, deux anciens amis. Je les ai chassés pour vous faire plaisir : eh bien, malgré cela, je compterais encore plus sur eux que sur vous, et je suis assuré que Colin...

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, BLAISE, *un peu gris*.

LE CHEVALIER.

Colin!... justement, voici son page.

BLAISE.

Ah ! monsieur Jeannot, il y a plus de trois heures que je vous cherchons pour vous remettre ce billet de not' maître.

LE CHEVALIER.

Comme il a l'air dégagé, je crois qu'il est un peu...

JEANNOT.

Voyons. (*il lit.*) « Monsieur, je vous préviens que je suis acquéreur de la maison que vous habitez ; je vous donne une heure pour en sortir. »

COLIN.

LE CHEVALIER, LA COMTESSE.

Colin !

JEANNOT.

Est-il possible ?

BLAISE.

Oh ! voilà M. Jeannot qui est dégrisé.

LE CHEVALIER.

Eh bien, voyez-vous que l'ami Colin ne vaut pas mieux qu'un autre.

(39)
LA COMTESSE.

Comment ! il faudra que je quitte mon appartement, c'est épouvantable.

LE CHEVALIER.

Eh ! madame, M. Colin est trop poli...

JEANNOT.

Madame, arrangez-vous comme il vous plaira. Quant à moi, je sais ce qui me reste à faire. Blaise, dis à ton maître que je ne resterai pas malgré lui, mais qu'avant de partir, je serais bien aise de l'entretenir un moment ; je ne lui demande que cette grâce, j'espère qu'il ne me la refusera pas. Adieu, monsieur, adieu, madame, je vous laisse recevoir le nouveau propriétaire, faites-lui les honneurs de sa maison.

LE CHEVALIER.

Que diable voulez-vous que nous lui disions ?

JEANNOT.

Ne vous inquiétez pas, vous lui direz ce que vous me disiez hier. *(il sort.)*

SCÈNE VI.

BLAISE, LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Eh bien, madame, qu'en dites-vous ? avez-vous jamais vu quelque chose de plus extraordinaire. Ce Colin...

LA COMTESSE.

Quand je vous disais qu'il avait l'air d'un homme comme il faut.

BLAISE.

Tiens ! c'est drôle, v'là monsieur Colin qu'est le maître de la maison de M. Jeannot. Queu revirement ! Ah ! ça je monterons en grade de cett' affaire-

là, je ne serai plus domestique, je serai valet-de-chambre.

LA COMTESSE.

Quel est ce bruit ?

LE CHEVALIER.

C'est sans doute monsieur le marquis de la Colinière.

SCÈNE VII.

COLETTE, COLIN, LA COMTESSE,
LE CHEVALIER, BLAISE, LES VALETS *dans
le fond.*

LAROSE, à Colin.

Voilà toute votre maison qui vient vous présenter son hommage.

COLIN.

C'est assez. Adressez-vous à Blaise, c'est lui que je charge de régler votre sort.

BLAISE.

Quoi ! not' maître, c'est moi qui suis chargé. ..
Vraiment, ça n'est pas mauvais... Allons, qu'on s'apprête à m'obéir.

TOUS LES VALETS, *saluant Blaise.*

Monsieur...

BLAISE.

Silence ! je ne vous ai pas permis de parler.

LA COMTESSE.

Vous ignorez sans doute, monsieur, que j'occupe un appartement chez vous, et je suis sûre que vous êtes trop poli...

COLIN.

Madame, mon intention est de ne déranger personne, surtout les dames.

LE CHEVALIER.

A merveille !

LA COMTESSE.

On n'est pas plus galant.

COLETTE, *bas à Colin.*

Quoi ! mon frère, est-ce que tu vas écouter ces enjoleurs.

COLIN, *bas.*

Tais-toi. (*haut.*) Je vous avoue que je connais à peine ma nouvelle propriété. Je l'ai achetée de confiance.

LE CHEVALIER.

C'est une des plus belles maisons de Paris. Vous avez fait une excellente affaire, je puis vous en parler sagement, j'ai été l'ami intime des trois derniers propriétaires. Si cela vous est agréable, je vais vous conduire partout.

COLIN.

Monsieur, je sais que vous êtes très-complaisant, j'accepte volontiers.

LA COMTESSE.

Donnez-moi la main, chevalier ; je veux être chez moi pour y recevoir monsieur.

COLIN.

Madame, c'est moi qui aurai l'honneur de vous conduire.

LE CHEVALIER.

Mademoiselle vient sans doute avec nous ?

COLETTE.

Non, monsieur, je reste. (*bas à Colin.*) Mon frère, demande donc des nouvelles de Jeannot, tâche de savoir ce qu'il est devenu.

COLIN.

Quoi, tu penses encore à ce malheureux ? Je te préviens que si tu t'avises de m'en reparler, nous nous brouillerons, entends-tu, ma sœur, nous nous

brouillerons. Madame, je suis à vos ordres. *Colin sort en donnant la main à la comtesse.*)

SCÈNE VIII.

BLAISE, COLETTE, LES VALETS *dans le fond.*

COLETTE.

En vérité, je ne conçois pas mon frère, je crois qu'il devient fier aussi. Allons, décidément, c'est l'air de Paris qui produit cet effet-là, et je commence à ne plus trouver Jeannot si coupable. Mon cher Blaise, peux-tu me donner de ses nouvelles ?

BLAISE.

Tout ce que je sais, mademoiselle, c'est qu'il est démarquisé

COLETTE.

Allons, Blaise aussi, tout le monde devient méchant, excepté moi.

BLAISE, *s'approchant d'elle.*

Ecoutez donc, mademoiselle vous sentez bien...

COLETTE.

Allons, retirez-vous, Blaise.

BLAISE.

Mais qu'est-ce qu'elle a donc, mam'selle? depuis une heure elle ne fait que tourner autour de moi.

COLETTE.

Allons, sortez, vous dis-je.

BLAISE, *aux valets.*

Sortez, vous dis-je. Je veux voir aussi la maison, moi; qu'on me mène à la salle à manger.

SCÈNE IX.

COLETTE, *seule.*

Ah! dans quel embarras je suis! où les trouver? que deviendra cette pauvre Thérèse qui a toujours

été si bonne?... Qu'est-ce que je vois là? ce sont des gens du pays? ah! mon Dieu je ne me trompe pas, c'est Jeannot, c'est Thérèse.

SCÈNE X.

COLETTE, THÉRÈSE, JEANNOT, ses deux derniers sont en habits d'Auvergnats.

TRIO.

JEANNOT.

Oh! ciel, je n'ose l'approcher

COLETTE.

Il hésite, allons les chercher.
Mes amis, qu'allez-vous faire ?

JEANNOT et THÉRÈSE.

Nous obéissons à ton frère,
Nous quittons à jamais ces lieux;
Reçois nos derniers adieux.
Nous retournons dans nos campagnes,
Nous allons revoir nos montagnes.

THÉRÈSE.

JEANNOT.

Lorsque je serai loin de toi, Avant de m'éloigner de toi.
Ma Colette, pense à moi. Ma Colette, pardonne-moi.

COLETTE, se mettant au milieu d'eux, et les embrassant.

Mes chers amis, embrassez-moi.

Voilà Jeannot, voilà Thérèse.

Que je vous aime ainsi parés!

Vous êtes mieux, ne vous déplaîse

Qu'avec vos habits dorés.

JEANNOT et THÉRÈSE.

Nous quittons à jamais ces lieux.

Ma Colette, reçois nos adieux.

Nous retournons, etc.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, COLIN, LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

COLIN.

Je suis très-content. L'hôtel est magnifique et je vois qu'on ne m'a pas trompé. (Il aperçoit Jeannot)

et Thérèse avec leurs habits villageois, et réprime un mouvement de joie.)

LE CHEVALIER.

Rien ne vous échappe ; vous avez faits des observations d'une justesse frappante.

LA COMTESSE.

Oui, monsieur a un goût parfait.

LE CHEVALIER, *apercevant Jeannot en paysan.*

Que vois-je ? je crois, dieu me pardonne, que c'est le marquis..

COLETTE.

Non, monsieur, c'est Jeannot.

LA COMTESSE.

En vérité, je ne l'aurais pas reconnu.

JEANNOT.

Oui, c'est Jeannot qui se résigne à sa mauvaise fortune et qui ne se plaint pas de son sort, parce qu'il l'a bien mérité.

COLIN, *sévèrement.*

Quel est votre projet ?

JEANNOT.

C'est de partir à l'instant même, c'est de retourner dans les lieux que je n'aurais jamais dû quitter ; avant de m'éloigner, Colin, j'ai voulu vous parler pour la dernière fois.

COLIN.

Et que pourriez-vous me dire ?

JEANNOT.

Oh ! je ne veux ni me plaindre, ni me justifier ; j'ai eu tort, je le sais, je vous ai chassé de chez moi, il est juste que vous me chassiez de chez vous. Je vous trouve encore trop doux à mon égard, et pour vous prouver que je ne vous en veux pas, je veux vous donner un conseil.

COLIN.

Un conseil ?

JEANNOT.

Quand je suis venu à Paris, j'étais tout simple, tout uni, j'avais un bon cœur, je te ressemblais en un mot, mon cher Colin ; eh bien, petit à petit, je suis devenu fier, orgueilleux, ingrat, et tout cela sans m'en appercevoir ; tu ne te figures pas comme la tête tourne facilement dans ce maudit pays. Prends garde de faire comme moi. Tu es riche, on va te caresser, on va t'adorer, on te trouvera de l'esprit, des grâces ; tu auras beau faire des sottises ; tu seras toujours charmant ; tu rencontreras des amis sincères comme monsieur, des femmes sensibles comme madame ; tu te laisseras prendre à leurs douces paroles ; et quand tu seras perdu, ils te traiteront comme on traite le pauvre Jeannot. Voilà tout ce que j'avais à te dire. Que mon exemple te serve de leçon. Adieu Colin.

THÉRÈSE, *embrassant Colette.*

Adieu, ma chère Colette.

COLIN.

Quoi ! Thérèse, vous nous quittez !

THÉRÈSE.

Vous m'avez tracé ma conduite. Ah ! si je ne le suivais pas, qui le consolerait d'avoir perdu votre amitié ?

COLETTE, *elle est entre Thérèse et Colin.*

Eh bien, moi aussi, je partirai avec eux, je n'y tiens plus, en vérité, mon frère ; il faut que tu aies le cœur dur comme un rocher.

COLIN, *à mi-voix.*

Vas-tu recommencer ?

COLETTE.

Ne te fâche pas, je ne dis plus mot.

COLIN.

Écoute, Jeannot, sois sincère, tu es donc bien dégoûté du séjour de Paris ?

JEANNOT.

Tous les trésors du monde ne m'y feraient pas rester.

COLIN.

Quoi ! si à l'instant où je te parle, quelqu'un venait te dire : Jeannot, tu es encore riche, cette maison, ces beaux meubles, ces équipages sont encore à toi tu voudrais toujours partir ?

LE CHEVALIER, *à part.*

Que signifie ceci ?

JEANNOT.

Si je voudrais partir ? je crois que je m'en irais encore plus vite.

COLIN.

Eh bien, va - t - en, tu fais bien, je ne te retiens plus... Mais tu ne feras pas seul le voyage, il y a ici quelqu'un qui retourne en Auvergne et qui t'offre une place dans sa voiture.

THÉRÈSE.

Quelqu'un du pays ?

JEANNOT.

Qui donc ?

COLIN.

Tu ne le devines pas ?

COLETTE, *fixant son frère.*

Eh ! vraiment, c'est mon frère.

THÉRÈSE.

Ton frère !

JEANNOT.

Colin !

COLIN, *se jetant dans les bras de Jeannot.*

Eh oui, c'est moi-même.

COLIN, JEANNOT, THÉRÈSE, *s'embrassant.*

Cher frère, cher Colin.

LE CHEVALIER.

C'est charmant!

LA COMTESSE.

C'est du véritable héroïsme.

COLIN.

Eh! mon ami, il y a une heure que je me contrains pour ne pas me jeter dans tes bras. Mais je voulais voir si tu saurais mieux supporter le malheur que la fortune; et je n'ai acheté ta maison que pour avoir le droit de t'en faire sortir. Tu consens à la quitter, elle est toujours à toi; je regardé la somme que j'ai payée comme une avance, mais tout le bénéfice t'appartient.

COLETTE.

Voilà mon frère, je le reconnais.

JEANNOT.

Quoi tu veux?...

COLIN.

Ce sera la dot de ma sœur. M'as-tu cru capable de profiter de ta ruine, de spéculer sur ton malheur? Non, Jeannot, je n'ai pas souffert tes mépris, mais je veux encore moins m'enrichir de tes dépouilles. C'est un rôle qui ne conviendrait qu'à tes flatteurs.

JEANNOT.

Mon ami, tu me confonds tellement que je ne sais où j'en suis. Je voudrais te remercier et je n'en ai pas la force. Tiens, embrasse-moi encore: tu vaud mieux que moi, voilà tout ce que je peux te dire. (*Au chevalier.*) Eh bien; monsieur, vous voyez

LE CHEVALIER.

Oui , mais ils ne sont pas de ce pays-ci. (à Colin.
Vraiment, monsieur, voilà un trait superbe.

LA COMTESSE.

J'eu suis touchée jusques aux larmes. Sortons,
Chevalier, laissons ces bonnes gens. Je vais reprendre le cours de mes voyages.

LE CHEVALIER.

Moi, je reste à Paris, ce n'est que là que je peux vivre.

SCÈNE XII ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, BLAISE, avec des bottes fortes et un grand fouet de charetier à la main.

BLAISE.

Monsieur, la carriole est en bas. Quand vous voudrez, je partirons.

COLETTE.

Comment ! c'est toi qui va nous conduire ?
Soyez tranquille, mam'selle, je retourne au pays et je vous menerons droit.

COLETTE.

Ah ! le joli voyage que nous allons faire.

COLIN.

Allons, mes amis, c'est maintenant que nous pourrions dire :

CHOEUR FINAL.

COLIN.

Plaisirs de notre enfance,
Vous voilà revenus.

TOUS ENSEMBLE, s'embrassant.

Mes amis plus d'absence,

Ah ! ne nous quittons plus.

FIN.